

L'art de la pirouette

discussion avec
Baptiste Meyniel,
Marion Pinaffo,
Raphaël Pluvinage
et Jean-Simon Roch

à l'occasion
de leur exposi-
tion au Studio
Fotokino, août

la présence des ateliers matières, qui nous permettent un contact direct et très rapide avec les matériaux nécessaires à la réalisation de nos idées. L'école est ouverte toute l'année, 7j/ 7, 24h/24, ce qui crée une relation forte entre les élèves, et avec les projets développés.

Marion : Tu n'en sors plus !

Jean-Simon : Ça rejoint l'un des sujets que l'on a en commun, à savoir la recherche continue. Tu peux, à n'importe quel moment, retourner à l'atelier et tester une idée. Tu n'es pas seulement autorisé à réfléchir à un projet ou à mettre en œuvre une idée qu'à certains horaires, ça peut-être n'importe quand. S'il faut prendre plus de temps à un moment, c'est possible, et si tu as fait le tour de la question, tu peux passer à autre chose. C'est une liberté de travail qui favorise la création.

Raphaël Pluvinage : La recherche en continu est l'une des valeurs de l'école : expérimenter, passer par

Vincent Tuset-Anrès (Fotokino) : Vous avez tous les quatre fait vos études à l'ENSCI*, une école dont le projet nourrit une filiation avec celle du Bauhaus, en plaçant la création au cœur de l'enseignement, avec pour ambition de lancer

un pont entre art et industrie. Comment ce contexte pédagogique a-t-il influencé votre pratique ?

* Née en 1982, avec pour parrains Jean Prouvé et Charlotte Perriand, l'École Nationale Supérieure de Création Industrielle (ENSCI – Les Ateliers) est la seule école nationale exclusivement consacrée à la création industrielle et au design. Elle est située près de Bastille, à Paris.

Marion Pinaffo : Personnellement, c'était une bonne surprise ! Je pensais rentrer

dans un cursus de design industriel et passer mon temps à dessiner de l'électroménager, mais j'y ai découvert qu'il y avait d'autres chemins possibles. C'est une école qui donne du temps et des outils avec lesquels il faut se débrouiller.

Vincent : Apprendre par le faire est d'ailleurs l'un des mots d'ordre de l'ENSCI, et c'est en cherchant que vous comprenez ce que vous voulez trouver.

Jean-Simon Roch : C'est une pédagogie qui offre la possibilité d'aller vers toutes sortes de matériaux, d'outils et de méthodes. On les découvre et on se les approprie, selon ses affinités avec certaines matières, mais aussi au gré des rencontres, en particulier avec les chefs d'ateliers.

Marion : Le fait que l'on soit tous mélangés, en terme de niveaux et

d'âges, est une autre particularité : il n'y a pas de séparation par année, chacun construit son parcours en fonction des projets qu'il imagine et se retrouve ainsi constamment au contact de gens différents. De cette manière, on apprend aussi des autres élèves.

Baptiste Meyniel : Oui, cela génère une très forte émulation. Il y a aussi



Réalisation d'une pièce de Baptiste Meyniel.
Cirva, 2020

le test. Il y a cette volonté de ne pas rester dans la projection d'un projet, mais de pouvoir très vite le tester et se rendre compte, parfois, que c'est plus compliqué que prévu. Cela favorise également les accidents.

Jean-Simon : On peut faire des allers-retours très rapides entre des recherches quasi-théoriques et la phase de test. On peut descendre instantanément dans les ateliers et éprouver ce sur quoi on est en train de réfléchir.

Raphaël : Ce qui m'a le plus marqué, c'est la liberté quant au parcours que l'on choisit. À l'ENSCi, plus qu'ailleurs je crois, on apprend à naviguer, à créer son propre chemin en toute liberté et je pense que cela nous aide beaucoup à la sortie. Beaucoup d'anciens élèves réinventent constamment leur métier, et trouvent leur place à la frontière entre différents domaines. Ils ne sont pas designers produits ou designers graphiques, ils se glissent dans les interstices et initient plus facilement des collaborations avec d'autres disciplines.

Vincent : Inventer ses propres outils et règles du jeu, délimiter ses propres espaces de recherche, c'est une démarche qui reste la vôtre aujourd'hui.

Baptiste : À l'ENSCi, il y a une acception assez large de ce qu'est le design. Les projets de diplômes peuvent être entendus comme l'initiation d'une démarche plus qu'un projet ou la réalisation d'un objet la clôturant. Le projet de diplôme arrivant à la fin de cette scolarité particulière, il donne un élan pour la suite.

Marion : Il faut tout de même s'accrocher pour financièrement être en capacité d'être en diplôme toute sa vie !

Baptiste : Bien sûr, mais je crois que cela crée une dynamique, que tu choisis ensuite de tenir, ou pas.

Raphaël : Parfois, dans le jury du diplôme, certains peuvent te dire : « C'est bien, tu as un sujet qui va pouvoir te tenir 15-20 ans, tu vas pouvoir aller piocher dedans continuellement. »

Jean-Simon : On essaie perpétuellement de préserver, ou de retrouver, ces conditions d'autonomie de recherche. Il y a des projets qui peuvent être plus compliqués à mettre en œuvre seul, et qui vont donc nécessiter de travailler avec des ateliers. C'est le cas de Baptiste par exemple, avec le verre, même si sa résidence au Cirva* lui offre l'opportunité de poursuivre ses expérimentations. Mais tu t'es aussi inventé tes propres outils de dessin afin de pratiquer cette recherche par toi-même.

Baptiste : Oui, ce rapport au dessin est très direct. Il y a une autonomie totale dans cette pratique, contrairement à celle de l'objet. C'est intéressant d'avoir ce type d'espace qui n'appartient qu'à toi, qui te permet de maîtriser la conception et la construction d'un projet du début à la fin.

Raphaël : Nos outils nous permettent de fabriquer des prototypes, des maquettes, voire des objets finaux, parce que l'on a besoin de cette rapidité dans l'expérimentation. En ce qui me concerne, je ne pourrais pas faire uniquement des projets soumis à l'intervention d'un artisan ou d'un industriel extérieur. J'aurais le sentiment de passer mon temps à attendre. Je ne dis pas qu'il ne faut pas le faire, mais la recherche implique pour nous d'être dans une relation très directe aux choses.

Marion : C'est aussi pour ça qu'on a choisi de travailler avec du papier, car c'est un matériau que l'on peut maîtriser, soit de notre côté, soit via l'industrie de l'impression qui reste assez accessible.

Vincent : D'ailleurs, vous travaillez chacun avec des matériaux peu onéreux et accessibles. Baptiste, Raphaël et Marion avec du papier ou du carton, Jean-Simon avec des chutes de bois.

Jean-Simon : C'est aussi une question d'échelle. On reste sur des objets proches de la main et donc de la manipulation. Les gens doivent pouvoir s'en emparer, il y a quelque chose d'un peu intime dans ce que l'on fait. Cela nécessite des objets qui sont à cette échelle, même si parfois des projets peuvent

prendre plus d'ampleur.

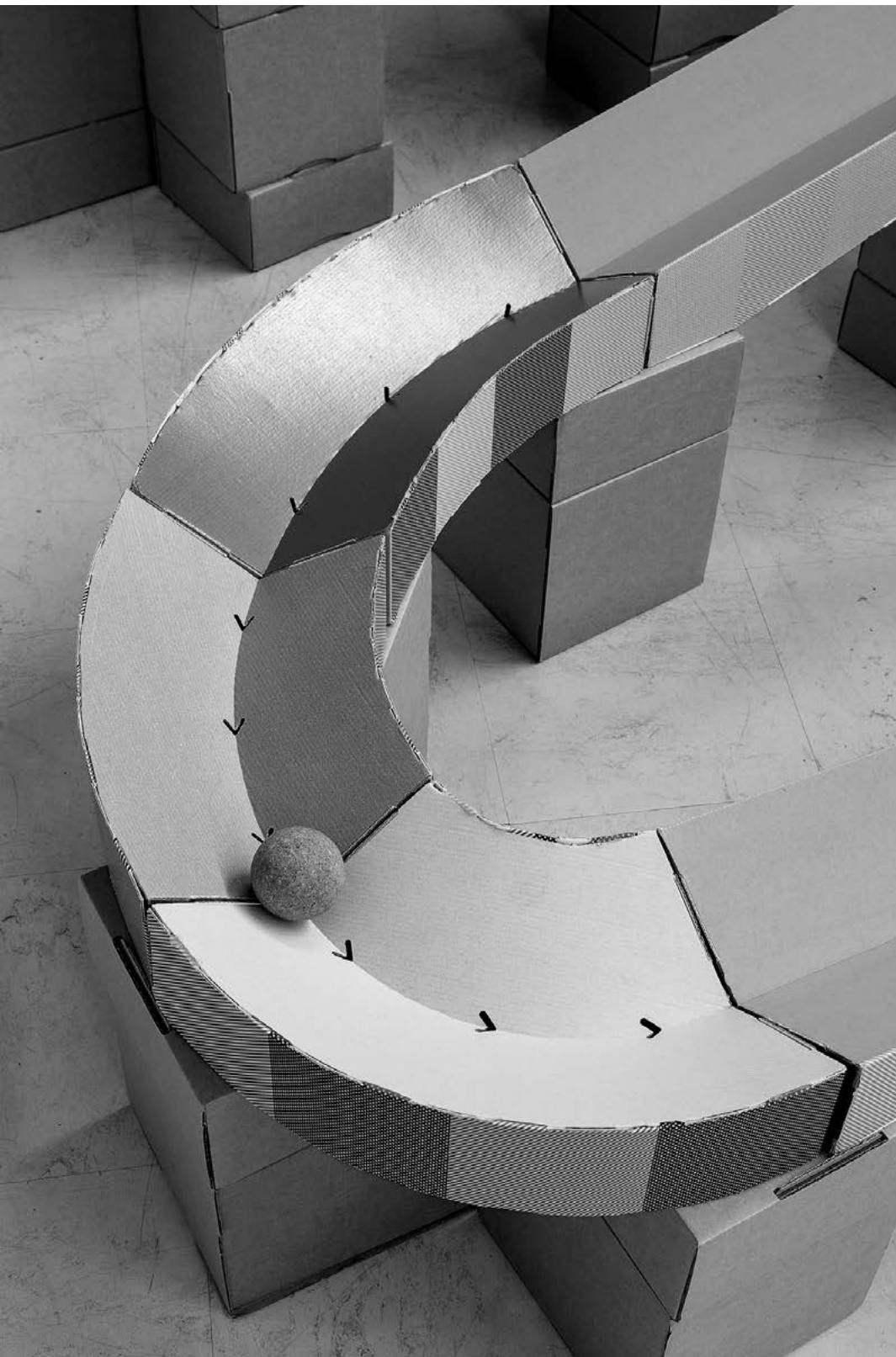
Vincent : Le métier de designer est traditionnellement associé à l'industrie, à la conception d'objets usuels, qui remplissent une fonction, et qui sont produits en série. Or, chez vous la recherche est un but en soi.

Jean-Simon : C'est là que l'on s'amuse ! Il y a quelque chose de très ludique dans les objets que l'on créé, on peut donc montrer cette recherche à n'importe quelle étape. À tout moment, on peut la partager, dans le cadre d'un atelier ou d'une exposition par exemple... Pour le reste, j'ai l'impression qu'il n'y a pas chez nous la volonté d'inonder un marché planétaire ! Déjà, ne serait-ce que faire trois fois le même objet, ça m'ennuie.

Raphaël : On ne débute pas un projet en pensant à sa fonction. On ne se dit pas : « On va dessiner des jouets, des vases... » On part d'une interaction, d'une forme intéressante à explorer et ensuite le projet va trouver son statut : s'il est impossible à reproduire, on peut en faire une installation ou un atelier. Ou s'il l'est, il peut être développé sous la forme d'un jeu, qui en outre expliquera tel ou tel phénomène. Ça démarre toujours par des envies d'exploration, contrairement aux projets qui répondent à un cahier des charges.

Baptiste : Notre façon d'entrer dans un projet est un trait commun. Cela se fait beaucoup par la forme, le décalage et le détournement, des assemblages, des déconstructions, de principes mécaniques par exemple. Certaines de mes pièces en verre réalisées au Cirva sont faites dans des moules fabriqués à partir de poutrelles, donc des objets qui existent déjà. Ça, c'est le point de départ. Il y a ensuite des fonctions qui peuvent émerger, l'objet devient une carafe, un vase, mais l'entrée ne se fait pas par la fonction. Ceci dit, je n'ai aucun a priori sur le fait que cette

* En 2019, Baptiste Meyniel est lauréat de l'appel à projet international lancé par le Cirva (Centre international de recherche sur le verre et les arts plastiques, situé à la Joliette, Marseille). Débute alors une résidence sur deux années, à Marseille, durant laquelle Baptiste travaille sur trois axes de recherche : la matérialisation en verre soufflé de formes issues de ses « dessins extrudés », un travail sur la déformation de formes cylindriques en verre et sa traduction en dessins avec de nouveaux outils, ainsi qu'une production graphique à l'émail sur verre plat.



Marion Pinaffo et Raphaël Pluinage,
installation *Code Set* au MADD, Bordeaux, 2019
©Claire Valabre

recherche puisse ensuite déboucher sur la fabrication d'objets usuels, comme une chaise ou un aspirateur ! L'important, c'est de garder son fil rouge et de l'inscrire dans une recherche plus globale.

Raphaël : Oui, je suis d'accord, dessiner des objets pour l'industrie est évidemment très intéressant. Mais si tu as créé ton propre

catalogue de recherches, tu peux beaucoup mieux répondre à ces demandes. C'est une espèce de bibliothèque personnelle pleine de tiroirs dans lesquels tu peux aller piocher pour répondre à des demandes précises. Si je n'avais pas cet espace qui se construit en parallèle, je pense que je serais bloqué.

Baptiste : En tant que designer, il y a de nombreuses manières de travailler avec l'industrie. Même ici, dans l'exposition, il y a des choses qui sont issues du milieu industriel, des tasseaux, des poutrelles, du papier, etc. On n'a de cesse de travailler avec des modes de production qui ont des échelles très différentes, des pièces uniques ou bien manufacturées, industrielles. C'est peut-être ce contact plus large avec l'industrie qui importe.

Vincent : Vous avez également en commun la question du jeu, au travers duquel peut se nicher un phénomène complexe : le mouvement, la gravité, la persistance rétinienne, la mécanique... Il y a une forme de partage d'informations, de savoir-faire, dans cette démarche, qui donne autant de place au processus qu'au résultat, c'est comme si l'on nous donnait les clés du laboratoire.

Jean-Simon : Dans un premier temps, il s'agit de préserver une forme de mystère et de magie. On ne découvre les engrenages que par la suite, afin de fabriquer un effet d'étonnement en préambule. C'est la différence avec Fred et Jamy de *C'est pas sorcier* qui sont uniquement dans la pédagogie et l'explication didactique !

Raphaël : À l'inverse, nous ne sommes pas non plus dans la posture du magicien qui dissimule ses trucs, ou dans la conception d'effets spéciaux que l'on ne voit jamais. Nous partageons cette envie de jeu et de va-et-vient entre le mystère et son dévoilement, même si le curseur se place différemment pour chacun.

Baptiste : En préparant l'exposition, un sujet qui revenait souvent était précisément ce rapport à la surprise, qui peut aussi être une surprise pour soi, dans ses propres recherches...

Marion : ... et la surprise de ce que les visiteurs vont faire avec les objets, car pour chacun d'entre eux il y a plusieurs possibilités d'utilisation.

Raphaël : On souhaite éveiller une curiosité, une fascination autour



de phénomènes. Plutôt que d'arriver avec une explication, on pointe un phénomène que l'on considère intéressant à observer.

Baptiste : Je crois qu'il s'agit aussi de ne pas figer les choses. Au contraire, on s'attache à ce qu'elles restent toujours en mouvement. Ce mouvement peut également, comme dans cette exposition, être psychique, opérer par ricochets : le dispositif permet au regard du visiteur de circuler et ainsi faire des liens entre les pièces présentées. Bien sûr, certaines sont proprement figées, mais elles parlent bien souvent du mouvement qui les a fait naître. Ces ricochets permettent de continuellement considérer différemment ce que l'on voit.

Vincent : Les opportunités de partage et de création à plusieurs sont rares dans les champs du

design. Si tu ne les provoques pas, tu t'isoles rapidement dans un registre de fonctionnement qui réduit les possibilités de ricochets, ou de pirouettes, comme tu l'évoques. Ce type de rencontre peut permettre de retrouver de la surprise et de l'inattendu, et de reconsidérer sa propre pratique.

Raphaël : Même d'un point de vue purement formel, de nombreuses connexions se sont opérées ces derniers jours, durant le montage. C'était intéressant de se poser la question de la place de ses propres formes au milieu d'une grille avec plein d'autres éléments, et comment tout cela pouvait cohabiter.

Jean-Simon : Beaucoup de projets n'étaient pas encore aboutis au moment de l'accrochage, on savait qu'on allait bosser jusqu'au dernier

moment et que les choses trouveraient leur place, ou pas, une fois sur la table.

Raphaël : Ce support nous permet de définir un nouvel espace de recherche, sur lequel on peut intervenir jusqu'à la dernière minute.

Marion : C'est également la configuration de la salle d'exposition, constituée de deux grands murs, alors que nous sommes trois entités, qui nous a amenés à réfléchir à un espace commun, partagé. Et qui permet de placer images et volumes sur un même plan, dans la continuité d'un espace, sans distinction.

Baptiste : Je vois aussi cette grille comme un échantillon, à un temps donné. Ce plan qui se courbe comme un rouleau pourrait continuer à se dérouler, et à être complété indéfiniment...

Marion : Au fond, ce projet à quatre m'a vraiment fait penser à l'école, où l'on travaillait très souvent en groupe. Les échanges qui ont menés à cette exposition, à la fois sur nos propres projets et sur ceux des autres, étaient très stimulants. D'autant plus dans un contexte de crise sanitaire où l'on n'a vu personne pendant un an...

Baptiste : Merci de nous avoir réunis !